

## Etape 3

Troisième lieu où te rendre : là où nous aurions donné nos enfants à garder pendant que nous allions travailler

Me voilà maintenant rue Varsovie.

Une fois arrivés à Toulouse, nous étions libres mais nous dormions tous dans la grange humide de François. Il nous avait donné des matelas, des couvertures, et de quoi monter un rideau improvisé, pour nous ménager un peu d'intimité. Ma famille était d'un côté de la grange, celle de Daniel de l'autre. Ses parents et sa sœur étaient pleins d'affection pour moi, mais les miens, bien que courtois, marquaient plus de distance qu'ils ne l'auraient fait à Barcelone. Comme ils avaient tout perdu, leur pays, leur ville, leur appartement, leur argent, ils s'accrochaient à ce qu'ils croyaient être leur statut.

J'étais désolée pour l'adorable famille de Daniel, mais désolée aussi pour mes parents, parce que ça montrait leur douleur et leur refus de la réalité. En effet, ici, pour survivre, nous devions travailler aux champs, nous faisons nos besoins dans une cabane derrière les arbres, nous nous lavions à la pompe de la fontaine, nous mangions à la même table que les autres ouvriers agricoles, dont certains nous méprisaient parce que nous étions des réfugiés, tandis que d'autres se méfiaient de nous parce que nous étions censés être de dangereux extrémistes.

En fait, comme le dit Daniel dans sa lettre, ni lui ni personne de son côté n'était au PC ou au PS, mais c'est vrai que les Espagnols qui arrivaient à Toulouse étaient de plus en plus nombreux, soit libérés des camps, soit échappés. Et qui nous organisait ? Les prêtres et les partis politiques.

La personne qui l'a trahi était-elle dans notre camp ? Les républicains espagnols étaient divisés. Outre les socialistes et des communistes, il y avait les démocrates constitutionnels, les progressistes, les nationalistes périphériques, et les anarchistes. Et puis on ne pensait pas pareil selon que l'on venait d'Andalousie, de Catalogne, de Valence, du Pays basque ou des Asturies. Mais Daniel était un homme bon, pourrait-il avoir donné un double de notre clé à un compatriote à qui il faisait confiance, pour le dépanner ?

Nous nous retrouvions tous au Jardin des Plantes le dimanche. C'est là qu'on essayait de se prêter assistance, moralement, économiquement.

Et c'est ainsi que Daniel a enfin pu trouver les appuis pour faire valoir qu'il était médecin et exercer en France. Il a donc été le premier d'entre nous à arrêter de travailler aux champs pour entrer dans cet établissement aujourd'hui appelé l'hôpital Joseph-Ducuing, mais que nous appelions l'hôpital Varsovie.

C'est aussi grâce à ses appuis que j'ai pu commencer à apprendre le métier d'infirmière. Un souvenir me revient...

- Varsovie ? C'est quoi, ce nom ? Vous êtes pour le petit père Staline ?

L'Espagnol qui était venu nous voir à l'hôpital nous regardait avec méfiance. Il avait à peine voulu donner son prénom : Pedro.

- Non, avait expliqué Daniel avec patience, c'est juste le nom de la rue.

La fille de Pedro avait tenté un geste apaisant envers son père.

- Vous savez qu'il faut se méfier de tout le monde ici ?, avait-il dit en s'écartant. Vous savez qu'il y a des infiltrés parmi nous ?

- Vous voulez dire que certains réfugiés sont de faux réfugiés ?, avait répondu Daniel patiemment. Que ce sont des taupes du gouvernement de Franco ? Oui, tout le monde sait que c'est possible.

Donc la ou les personnes qui l'ont vendu à la police française seraient peut-être des infiltrés de la police de Franco. Mais comment seraient-ils entrés chez nous pour y subtiliser sa lettre ? Bon, nous n'avions qu'un verrou, ce n'était pas forcément difficile pour des espions de se glisser à l'intérieur. Mais dans ce cas, pourquoi Daniel a-t-il écrit que c'était douloureux pour lui d'imaginer le coupable ? Se pourrait-il que ce soit... non, Pedro ? Mais pourquoi ?

Je sais que des bruits ont circulé sur le fait que certains d'entre nous livraient des informations aux nationalistes pour avoir des informations en retour sur leurs familles restées en Espagne. Nous sommes devenus amis avec Pedro et sa fille, et il avait toujours sa mère en Catalogne, on aurait pu le faire chanter...

C'est fou de penser que nous étions si heureux à l'époque, malgré tout ça ! Daniel travaillait là, j'y faisais mon apprentissage, et on se disait qu'un jour, on y serait tous les deux employés, et nos enfants, on les mettrait juste quelques numéros plus bas dans la rue...

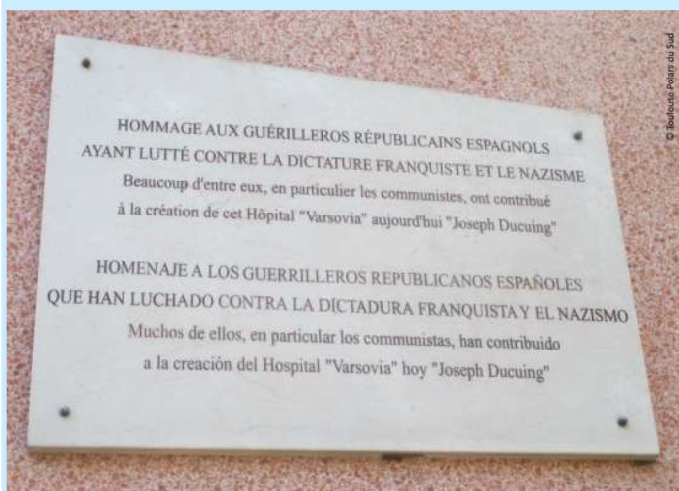
## ÉNIGME

Tout est rose à Toulouse, ce bâtiment comme les autres, mais vu à quoi il sert et son surnom, il aurait plutôt dû être blanc.

A quel numéro de la rue se situe-t-il ?



### Un peu d'Histoire...



### Rue Varsovie

Non, cette rue toulousaine ne porte pas le nom de la capitale de la Pologne. Il y a deux explications à son nom. La première : ce serait la déformation du patronyme d'un certain Nicolas Versevi (ou Versevy), qui habitait dans la rue à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle. Le souvenir de son nom s'est altéré au cours des siècles et en 1806, les Toulousains disaient « Rue Varsovie ».

La deuxième : au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, il y avait des chais pour conserver le vin dans cette rue. On y aurait donc « versé le vin », c'est à dire « versa vin » selon la graphie normalisée de l'occitan, soit « berso bi » en graphie ancienne !